Laplace, contradicteur idéal de Pascal ?

Arnoux Straudo

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccibp/562>

DOI : 10.4000/ccibp.562

ISSN : 2493-7460

Éditeur

Centre international Blaise Pascal

Édition imprimée

Date de publication : 5 avril 1997

Pagination : 24-28

ISSN : 0249-6674

Référence électronique

Arnoux Straudo, « Laplace, contradicteur idéal de Pascal ? », *Courrier du Centre international Blaise Pascal* [En ligne], 19 | 1997, mis en ligne le 06 janvier 2016, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccibp/562> ; DOI : 10.4000/ccibp.562

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Centre international Blaise Pascal

Laplace, contradicteur idéal de Pascal ?

Arnoux Straudo

NOTE DE L'AUTEUR

Le titre de l'article est inspiré par un commentaire de Jean Dagen concernant le rôle de Laplace dans la conception de la science au XVIII^e siècle : cf Dagen, *L'Histoire de l'esprit humain dans la pensée française de Fontenelle à Condorcet*, Paris, Klincksieck, 1972, pp. 530-534.

- 1 Une tradition culturelle tenace assimile la réception de Pascal au XVIII^e siècle à un refus radical de ses options anthropologiques et théologiques. La transcendance opposée à l'immanence, une conception crépusculaire de l'histoire confrontée à une vision dynamique de l'action humaine sont des perspectives larges et stimulantes pour l'esprit, mais peut-être trop générales pour embrasser la complexité de la réalité. De fait, nombreuses sont les critiques explicites lancées contre l'auteur des *Pensées*, la désignation de « misanthrope sublime » étant probablement la plus célèbre². Des matérialistes tels Diderot³ ou d'Holbach⁴ fustigent sans nuance le génie pascalien, surtout dans ses postulats religieux. L'écart implicite entre la pensée pascalienne et l'optique des Lumières, n'est pas moins profond, malgré de possibles rapprochements, ainsi que semble le montrer cet extrait de la *Correspondance* de Voltaire :

Rien n'est plus vrai, monseigneur, que nous sommes dans ce monde sous la direction d'une puissance aussi invisible que forte, à peu près comme des poulets qu'on a mis en mue pour un certain temps, pour les mettre à la broche ensuite, et qui ne comprendront jamais par quel caprice on les a fait ainsi encager ; je parie que si ces poulets raisonnent, et font un système sur leur cage, aucun ne devinera que c'est pour être mangés qu'on les a mis là.⁵

- 2 La métaphore voltairienne possède un côté atroce et dérisoire, produit un effet dramatique que ne contient pas l'image pascalienne du prisonnier ; mais la conclusion épicurienne de la lettre atténue la force tragique de ces lignes et contraint à la prudence dans l'établissement de tout parallèle entre Pascal et les écrivains des Lumières : le

remède, vécu par le théologien janséniste dans le seul secours divin, réside, selon les penseurs du siècle suivant, dans l'action de l'homme.

- 3 Le refus de dialogue ne saurait résumer la fortune de Pascal : la dialectique de l'appropriation et du rejet paraît mieux convenir au sujet. Les mérites du scientifique ne peuvent être ignorés en un siècle qui associe volontiers progrès des sciences et développement de la civilisation. De même, le prosateur du siècle de Louis XIV, formateur du goût classique⁶, suscite l'admiration d'une génération d'écrivains dont les critères esthétiques transcendent les clivages idéologiques. Phénomène plus paradoxal, les *Pensées* fournissent progressivement un répertoire d'arguments aux ennemis du christianisme : ce travail méthodique, commencé par d'Alembert et poursuivi par Condorcet, vise à intégrer certains thèmes de l'apologétique pascalienne, tels que le Dieu caché ou la force de l'habitude, au discours des Lumières. D'Alembert regroupe un certain nombre des pensées dans l'*Éloge de l'abbé Houtteville*⁷ et Condorcet propose en 1776 une édition des *Pensées*, la première depuis celle de Port-Royal, d'inspiration manifestement sceptique⁸. Son entreprise ne restera pas sans lendemains avec la publication des *Œuvres complètes* de Pascal par l'abbé Bossut, appelée à un grand retentissement pendant le XIX^e siècle : au sein des *Pensées*, la morale est artificiellement distinguée de la religion. Ainsi, en cette fin de XVIII^e siècle, le regard porté sur Pascal est assez ambigu : si le théologien est convaincu d'inutilité dans la perspective du progrès de l'esprit, le moraliste, créé au prix d'une falsification de l'œuvre, retient l'attention par des réflexions qui, retirées de leur contexte, méritent de figurer dans une anthologie « philosophique ».
- 4 Le marquis Pierre-Simon de Laplace occupe une place éminente parmi les scientifiques contemporains. Ses mentions explicites à l'œuvre de Pascal, peu nombreuses, sont révélatrices des affinités de l'académicien avec son siècle. Les allusions ou les silences sont plus riches et permettent de mieux saisir les rapports équivoques entretenus par les intellectuels du XVIII^e siècle avec le scientifique janséniste. Le nom de Pascal est le plus fréquemment cité dans l'*Essai philosophique sur les probabilités*, qui sert d'introduction à la *Théorie analytique des probabilités*. Laplace ne manque pas de souligner le génie de son prestigieux aîné dans le calcul des probabilités :

La théorie de la probabilité doit la naissance à deux géomètres français du XVII^e siècle, si fécond en grands hommes et en grandes découvertes, et peut-être celui de tous les siècles qui fait le plus honneur à l'esprit humain. Pascal et Fermat se proposèrent et résolurent quelques problèmes sur les probabilités. Huygens réunit ces solutions et les étendit dans un petit *Traité* sur cette matière, qui ensuite a été considérée d'une manière plus générale par les Bernoulli, Montmort, Moivre et par plusieurs géomètres célèbres de ces derniers temps.
- 5 Laplace insiste sur les voies fécondes ouvertes par les deux savants français dans ces recherches⁹. Sur le même sujet, Laplace prend davantage le parti de Pascal que Condorcet : l'ami de Voltaire, soucieux d'évaluer la production scientifique de Pascal dans une perspective « philosophique », minimise l'originalité de ce dernier par rapport aux travaux de Huygens¹⁰. L'éloge de Laplace prend toute sa valeur vu le champ d'application réservé au calcul des probabilités : la démographie, l'économie politique, la sociologie, les questions judiciaires relèvent de son domaine. Objectif, Laplace accorde à Pascal le rôle qui est le sien dans l'histoire du calcul des probabilités.
- 6 Les remarques de l'académicien du XVIII^e siècle sur l'œuvre scientifique de Pascal s'inscrivent dans un contexte classique ; en revanche, ses références à l'anthropologie des *Pensées* illustrent la richesse d'un livre promis à des lectures paradoxales au siècle des

Lumières. L'auteur de l'*Essai philosophique sur les probabilités* retient principalement le lien établi par Pascal entre l'habitude et la croyance :

Le moyen que Pascal propose pour la conversion d'un incrédule peut être employé avec succès pour détruire un préjugé reçu dès l'enfance et enraciné par l'habitude. Ces sortes de préjugés naissent souvent de la plus faible cause, dans les imaginations actives.¹¹

- 7 Laplace n'est pas le premier auteur du XVIII^e siècle à souligner l'importance que Pascal accorde à la coutume : l'abbé Castel de Saint-Pierre¹², les matérialistes, Helvétius surtout¹³, relèvent des fragments dans les *Pensées* illustrant leur propre démonstration. L'originalité de Laplace vient de l'extrait choisi, le texte du « pari¹⁴ », alors que les « philosophes » citent une autre pensée¹⁵. Ce faisant, il retrouve une pièce importante de l'édifice argumentatif pascalien, le rôle de la « machine ». L'homme n'est pas qu'esprit, il possède un côté charnel qui se traduit par des actes. Dans l'optique de l'apologiste, le confort de l'incroyance peut être vaincu par la répétition de certains gestes. Dans ce raisonnement, l'habitude, souvent destinée chez Pascal à souligner l'absence de nature, retrouve une fonction positive : elle peut être une lointaine propédeutique à la conversion. Parallèlement, la structure binaire de la démarche pascalienne se trouve confirmée. Laplace met en évidence le rôle fondateur de la coutume, ce qu'il prolonge par ses propres réflexions :

On voit, par ce qui précède, combien notre croyance dépend de nos habitudes. Accoutumés à juger et à nous conduire d'après un certain genre de probabilités, nous donnons à ces probabilités notre assentiment, comme par instinct, et elles nous déterminent avec plus de force que des probabilités supérieures, résultats de la réflexion et du calcul¹⁶.

- 8 Indubitablement, le cheminement intellectuel de Laplace vers la vérité présente des similitudes avec la démarche pascalienne ; mais la différence de perspective entre les deux penseurs rend le rapprochement provisoire : l'argumentation du « pari » se développe dans un contexte religieux qui contredit l'exigence de rationalisme absolu, tandis que Laplace, dans un univers laïc, espère, par la transformation des habitudes, la dissipation des erreurs funestes qui garantira un avenir meilleur pour l'homme social. La lecture du texte pascalien par Laplace confirme l'orientation « philosophique » donnée aux *Pensées* par certains représentants des Lumières : la finalité religieuse de l'œuvre est volontairement gommée.
- 9 La fonction de la coutume n'est pas le seul cadre possible d'un parallèle entre Pascal et Laplace : implicitement ce dernier retrouve, dans une perspective réductrice, d'autres thèmes de l'anthropologie pascalienne, notamment la puissance de l'opinion :

C'est à l'influence de l'opinion de ceux que la multitude juge les plus instruits, et à qui elle a coutume de donner sa confiance sur les plus importants objets de la vie, qu'est due la propagation de ces erreurs qui, dans les temps d'ignorance, ont couvert la face du monde... Éclairons ceux que nous ne jugeons pas suffisamment instruits ; mais auparavant examinons sévèrement nos propres opinions, et pesons avec impartialité leurs probabilités respectives.¹⁷

- 10 L'impossibilité de bien juger, la vanité du jugement est un thème qui parcourt la littérature religieuse et profane depuis des temps fort anciens. Pascal a consacré des fragments célèbres à ces problèmes : il dénonce les effets dévastateurs de l'imagination sur les comportements individuels et collectifs. Laplace, moins concret que son aîné, juge aussi l'imagination comme une « puissance trompeuse »¹⁸. Les passions¹⁹ sont aussi perçues comme des facteurs d'erreur : ces conceptions relèvent d'une psychologie classique. Cependant le dépassement de la relation établie entre Pascal et

Laplace s'impose. L'apologiste fait du scepticisme une première étape vers la foi : la vérité dans l'ordre de la morale demeure inaccessible, tant l'homme est divers et inconstant. Ne trouvant aucun centre susceptible de lui fournir des règles stables, l'homme ne rencontre l'espoir d'un rachat que dans la reconnaissance de sa misère. Aucune optique de cet ordre chez l'héritier des Lumières dont l'optimisme rationaliste exclut un regard tragique : la société devrait tirer bénéfice du travail du sens critique. Le savoir serait le garant du progrès :

L'induction, l'analogie des hypothèses fondées sur les faits et rectifiées sans cesse par de nouvelles observations, un tact heureux donné par la nature et fortifié par des comparaisons nombreuses de ses indications avec l'expérience, tels sont les principaux moyens de parvenir à la vérité.²⁰

- 11 En réduisant le drame humain à un problème de calcul, Laplace demeure étranger à l'anthropologie pascalienne dominée par les conséquences du péché originel. Les secrets de la vérité scientifique comptent plus à ses yeux que l'étude de la condition humaine.
- 12 L'astronome du XVIII^e siècle paraît emprunter à Pascal le sentiment éprouvé par l'homme devant l'infini :

Enfin, plusieurs siècles de travaux ont fait tomber le voile qui cachait aux yeux de l'homme le système du monde. Alors il s'est vu sur une planète presque imperceptible dans le système solaire, dont la vaste étendue n'est elle-même qu'un point imperceptible dans l'immensité de l'espace.²¹

- 13 Ces lignes semblent extraites d'une liasse capitale dans la structure des *Pensées* : « Transition de la connaissance de l'homme à Dieu » contenant le célèbre fragment « Disproportion de l'homme. » Pascal cherche à inspirer l'effroi à l'homme, toujours en quête d'un savoir inaccessible ; de ce sentiment doit naître sa recherche de Dieu ; seul garant du repos de l'âme. Le rapport entre l'argumentation pascalienne et la référence de Laplace peut sembler paradoxal : le mathématicien du XVIII^e siècle est convaincu de la possibilité pour l'homme de dominer le monde grâce à la science. En fait, il exprime seulement les perspectives infinies ouvertes aux recherches scientifiques par la physique nouvelle. Les lignes suivantes prouvent que son point de vue se distingue radicalement de celui de Pascal²². La conclusion de son livre, *l'Exposition du système du monde*, retentit comme un hymne à la science, à ses réalisations, aux espoirs qu'elle fait naître. Laplace est persuadé que la vocation de l'humanité au bonheur tire sa source des grandes découvertes du siècle précédent. Son accord avec Pascal tient seulement à la justesse d'une expression : le rapprochement est lexical, nullement idéologique.
- 14 Laplace illustre à sa manière la difficile lecture de Pascal au XVIII^e siècle. L'auteur des *Pensées* n'est jamais véritablement absent du débat anthropologique, mais progressivement son œuvre majeure perd son foyer, l'augustinisme, et devient un montage de fragments, lieu de lectures multiples. L'écart entre les thèmes majeurs de l'apologétique pascalienne et ceux des écrivains du XVIII^e siècle empêche une réelle filiation de Pascal à Laplace : les emprunts du second ne peuvent être que partiels et provisoires.
- 15 Déjà implicite, l'opposition entre les deux penseurs gagne-t-elle en radicalité par des critiques explicites ? La lecture des œuvres de Laplace ne permet pas véritablement de répondre par l'affirmative à cette question. La réfutation du « pari » est la principale objection à la stratégie pascalienne :

Cet argument est fondé sur le nombre infini de vies heureuses promises au nom de la Divinité, par les témoins : il faudrait donc faire ce qu'ils prescrivent, précisément parce qu'ils exagèrent leurs promesses au-delà de toutes limites ; conséquence qui

répugne au bon sens. Aussi le calcul nous fait-il voir que cette exagération même affaiblit la probabilité de leur témoignage, au point de la rendre infiniment petite, ou nulle. En effet, ce cas revient à celui d'un témoin qui annoncerait la sortie du numéro le plus élevé, d'une urne remplie d'un grand nombre de numéros dont un seul a été extrait, et qui aurait un grand intérêt à annoncer la sortie de ce numéro. On a vu précisément combien cet intérêt affaiblit son témoignage²³.

- 16 Depuis la publication des *Pensées*, la liasse VII de l'édition de Port-Royal, intitulée : « Qu'il est plus avantageux de croire que de ne pas croire ce qu'enseigne la Religion » n'a cessé de susciter des réactions passionnées de la part des plus grands écrivains, développées autour de deux axes : une réfutation logique qui admet la possibilité de ne pas parier ou qui conteste le rapport établi entre désirabilité et facticité ; une critique morale articulée autour de la frivolité de jeu incompatible avec la majesté de Dieu. Laplace emprunte à la logique le manque de bon sens ; mais sa réfutation prend racine dans l'univers rationnel qui est le sien. Précisément, Pascal combat un excès de rationalisme dans le domaine de la foi et appuie son raisonnement sur l'impossibilité à prouver Dieu²⁴. Le second aspect de l'objection de Laplace est lié à la morale : il discute le rôle des témoins. L'auteur reprend une idée chère aux penseurs du XVIII^e siècle sur la fiabilité des témoins, à laquelle il consacre lui-même un développement dans son *Essai* : soucieux de débusquer les obstacles sur le chemin de la vérité, il redoute les effets du temps sur la connaissance exacte²⁵ et refuse d'associer histoire et vérité religieuse. La notion d'intérêt rappelle que la vérité des « philosophes », tant empirique que rationnelle, est neutre, tandis que, selon Pascal, elle dépend des vues que nos intérêts lui imposent. Laplace interprète le « pari » selon les normes les plus conventionnelles des Lumières : son univers mental, formé aux critères d'expérience, d'évidence, de raison refuse le principe d'une vérité issue de l'amour.
- 17 L'hypothèse de Laplace considéré comme le critique radical des *Pensées* ne semble pas confirmée par sa lecture explicite du livre pascalien : les écrivains des Lumières ont lancé des anathèmes autrement plus violents contre le théologien janséniste. En fait, l'opposition la plus marquée entre les deux penseurs relève très probablement de leur vision du monde : l'univers de l'astronome est gouverné par un déterminisme absolu. Dans *L'exposition du système du monde*, Laplace élabore une cosmologie, avec une conclusion lyrique :
- L'Astronomie est ainsi devenue la solution d'un grand problème de mécanique, dont les éléments des mouvements célestes sont les constantes arbitraires. Elle a toute la certitude qui résulte du nombre immense et de la variété des phénomènes rigoureusement expliqués, et de la simplicité du principe qui suffit seul à ces explications²⁶ ».
- 18 Ces lignes résument l'idéal rationnel des physiciens depuis Newton : nature mécanique, loi de causalité et de continuité. Cette profession de foi d'intelligibilité absolue contredit la conception de Pascal pour qui le monde n'est pas une totalité tombant sous les lois de la raison. Les deux infinis qui enferment l'homme lui interdisent la connaissance des principes. La nature ne se découvre que par fragments. Le « Descartes inutile et incertain » résonne comme un défi lancé aux partisans futurs d'une cosmologie. À l'opposé, dans le monde de Laplace, le mystère n'a pas sa place, le miracle relève de la magie :
- 19 Deux grands hommes du siècle de Louis XIV, Racine et Pascal, en sont des exemples frappants (de l'influence de l'opinion générale). Il est affligeant de voir avec quelle complaisance, Racine, ce peintre admirable du cœur humain, et le poète le plus parfait qui fut jamais, rapporte comme miraculeuse la guérison de la jeune Perrier, nièce de

Pascal, et pensionnaire de l'abbaye de Port-Royal ; il est pénible de lire les raisonnements par lesquels Pascal cherche à prouver que ce miracle devenait nécessaire à la Religion, pour justifier la doctrine des religieuses de cette abbaye, alors persécutées par les Jésuites... À cette époque, les miracles et les sortilèges ne paraissaient pas invraisemblables, et l'on n'hésitait point à leur attribuer les singularités de la nature, que l'on ne pouvait autrement expliquer²⁷.

- 20 Laplace révèle par son commentaire son inaptitude à comprendre le mysticisme : esprit positiviste, hostile au principe d'une rupture dans la chaîne des événements, il condamne la croyance au miracle comme le produit de la crédulité et de la supercherie. À ses yeux, la science ne peut que se développer sur les ruines de la religion, alors que Pascal refuse de confondre calcul et justification morale, rôle opératoire et conquête du salut. Le mystère seul dépasse l'exigence de la raison positive par les questions à jamais renouvelées. Parvenus à ce point de leur démonstration, les deux auteurs sont séparés par un gouffre.
- 21 Alors Laplace peut apparaître comme un contradicteur majeur de Pascal, non pas dans les critiques qu'il lui adresse, signes parfois d'une volonté inconsciente de se défendre contre l'influence de l'apologiste ; l'œuvre de Laplace présente dans ses prémisses comme dans ses conclusions l'absence de référence sérieuse à l'analyse pascalienne. À l'exception de mentions provisoires à quelques fragments des *Pensées*, le monde moral de Laplace vibre de l'absence de Dieu, de la croyance dans les vertus de la science, de l'assurance que le progrès est inscrit dans le développement de l'humanité, et que le bonheur est promis aux hommes éclairés. Aucune inquiétude ne vient tempérer ce discours, contrairement à Voltaire de plus en plus sensible au malheur des hommes ou à Condorcet qui reconnaît à Pascal le mérite d'un bon diagnostic. Laplace couronne, à sa manière, un siècle d'opposition déclarée ou implicite à Pascal en optimisant le rationalisme naturaliste et scientifique. Le contempteur d'une réalité ne renvoyant qu'à elle-même, le pourfendeur d'une positivité vide n'est plus reconnu dans un monde vénéré comme une idole.

BIBLIOGRAPHIE

Pierre-Simon de Laplace, *Œuvres complètes*, Gauthier-Villars, Paris, 1878-1912, 14 vol.

- T. 6 : Exposition du système du monde.
- T. 7 : Théorie analytique des probabilités.
- T. 14-15 : Mémoires divers et table.

Références à Pascal

- T. 7 : Introduction + pp. 25, 35, 86, 87, 88, 117, 134, 135, 136, 145, 146, 164, 212, 213, 635.
- T. 14 : pp. 177, 389.

NOTES

2. Voltaire, *Lettres philosophiques*, éd. Lanson, Paris, Nizet, 1964, t. II, p. 185. Dans les *Dernières Remarques*, parus en 1778, Voltaire fait succéder l'invective à l'argumentation : « En vous divertissant, vous aurez du plaisir, et cela est très vrai. Nous avons des maladies ; Dieu a mis la petite vérole et les vapeurs au monde. Hélas encore, hélas ! Pascal, on voit bien que vous êtes malades. » (*Œuvres complètes*, nouvelle éd. Louis Moland, t. XXXI, p. 27).
3. « Qu'à produit de génie incompréhensible de Pascal ? Un petit traité de la roulette et les *Lettres au provincial*, c'est-à-dire la haine des sottises qui disposèrent de son temps, dépravèrent son caractère moral et ouvrirent à ses côtés un abîme sur lesquelles il mourut les regards attachés. » (Diderot, *Mémoires pour Catherine II*, éd. Lewinter, t. X, p. 625.)
4. « On nous cite un grand nombre de savants, d'hommes de génie qui ont été fortement attachés à la religion. Cela prouve que des hommes de génie peuvent avoir des préjugés, peuvent être pusillanimes, peuvent avoir une imagination qu'il les réduit et les empêche d'examiner les objets de sang-froid. Pascal ne prouve rien en faveur de la religion, sinon qu'un homme de génie peut avoir un coin de folie, il n'est plus qu'un enfant quand il est assez faible pour écouter ses préjugés ». (D'Holbach, *Le Bon-Sens*, éd. Deprun, Paris, Éditions rationalistes, 1975, p. 185).
5. Best. 15558.
6. « Mais le premier livre de génie qu'on vit en prose fut le recueil des *Lettres provinciales*, en 1656. Toutes les sortes d'éloquence y sont renfermées. Il n'y a pas un seul mot, qui, depuis cent ans, se soit ressenti du changement qui altère souvent les langues vivantes. Il faut rapporter à cet ouvrage l'époque de la fixation du langage. » (Voltaire, *Œuvres Complètes*, éd. cit., t. XIV, p. 541.)
7. D'Alembert, « Éloge de l'abbé Houtteville », in *Œuvres*, Genève, Slatkine, 1967, t. III.
8. Condorcet, *Éloge et Pensée de M. Pascal*, Londres, Paris, 1776.
9. Pierre-Simon de Laplace, *Mémoires divers*, in *Œuvres*, Paris, Gonthier-Villars, 1878-1917, t. XIX, p. 177.
10. Cf. *Théorie analytique des probabilités*, éd. cit., t. VII, pp. CXLV, 212 et 635. Sur les problèmes posés par l'originalité de Pascal, (cf. Pascal, *Œuvres complètes*, éd. Jean Mesnard, Paris, Desclée de Brouwer, t. II, pp. 1132-1158 et t. III, pp. 828-834, 837-867, 1199-1201, 1601-1611.)
11. « Les principes que Pascal a employés, reviennent à ceux de Huyghens, qui s'occupait de ce calcul à peu près dans le même temps, et il me semble que Pascal les appuie sur des fondements encore moins solides » (Condorcet, *Éloge et Pensées de Pascal*, Nouvelle édition par M. de ***, Paris, 1778, p. 54).
12. Laplace, éd. cit., t. VII, p. LXXXVI.
13. « Les esprits superficiels n'ont jamais pensé à ce qu'a dit un homme d'esprit : l'habitude est une seconde Nature, et qui sait si la Nature elle-même n'est pas une première habitude ». Abbé de Saint-Pierre, *Ouvrages de morale et de politique*, Rotterdam, 1737, t. XIV, p. 467.
14. « En vain quelques hommes, dupes de leur passion à s'examiner, et de leur vanité à se croire bons, s'imaginent devoir à l'excellence particulière de leur nature les sentiments humains dont ils seraient affectés à un pareil spectacle : l'homme sensé convient que la nature, comme le dit Pascal, et comme le prouve l'expérience, n'est rien autre chose que notre première habitude. Il est donc absurde de vouloir cacher aux hommes le principe qui les meut » (Helvétius, *De l'Esprit*, in *Œuvres complètes*, 1969, second discours, ch. XXIV, p. 121). Il reprend la citation dans *l'Esprit* (IV, 11, p. 53) et dans *l'Homme* (IV, titre et IV, 3, p. 228).
15. « La coutume est une seconde nature qui détruit la première. Mais qu'est-ce que nature ? Pourquoi la coutume n'est-elle pas naturelle ? J'ai grand peur que cette nature ne soit elle-même qu'une première coutume, comme la coutume est une seconde nature ». (*Pensées*, éd. Sellier, fr. 159).

16. Pascal a bien développé ces effets, dans un article de ses *Pensées* qui a ce singulier texte, « qu'il est difficile de démontrer l'existence de Dieu par les lumières naturelles, mais que le plus sûr est de la croire » (Laplace, *éd. cit.*, t. VII, p. LXXXV, *Pensées*, éd. Sellier, fr. 661 et 680).

17. Laplace, *éd. cit.*, t. VII, p. LXXXVI.

18. *Ibid.*, pp. X-XI. Cette citation peut être rapprochée du fragment des *Pensées* : « Je voudrais de bon cœur voir le livre italien dont je ne connais que le titre, qui vaut lui seul bien des livres, *Dell'opinione regina del mondo*. J'y souscris sans le connaître, sauf le mal, s'il y en a ». (*Pensées*, éd. Sellier, fr. 78.)

19. « L'esprit a ses illusions, comme le sens de la vue, et de même que le toucher corrige celles-ci, la réflexion et le recul corrigent les premières. La probabilité fondée sur une expérience journalière, ou exagérée par la crainte de l'espérance, nous frappe plus qu'une probabilité supérieure, mais qui n'est qu'un simple résultat du calcul. », (Laplace, *éd. cit.*, t. VII, p. LXII.)

20. « Nos passions, nos préjugés et les opinions dominantes, en exagérant les probabilités qui leur sont favorables et en atténuant les probabilités contraires, sont des sources abondantes d'illusions dangereuses. », (*Ibid.*, p. LXII.)

« Un caractère particulier distingue des produits de l'imagination les traces rappelées par la mémoire et qui sont dues aux impressions des objets extérieurs. Il nous poste, comme par instinct, à reconnaître l'existence passée de ces objets, dans l'ordre que la mémoire nous présente. Les expériences que nous faisons à chaque instant de la vérité des conséquences que nous en tirons pour nous conduire fortifient ce penchant. » (*Ibid.*, p. LXXIX.)

21. Laplace, *Exposition du système du monde*, *éd. cit.*, t. VI, p. 486.

22. « Les résultats sublimes auxquels cette découverte l'a conduit sont bien propres à le consoler du rang qu'elle assigne à la terre, en lui montrant sa propre grandeur dans l'extrême petitesse de la base qui lui a servi pour mesurer les cieux. Conservons avec soin, augmentons le dépôt de ces hautes connaissances, les délices des êtres pensants. Elles ont rendu d'importants services à la navigation et à la géographie ; mais leur plus grand bienfait est d'avoir dissipé les craintes produites par les phénomènes célestes et détruit les erreurs nées de l'ignorance de nos vrais rapports avec la nature, erreur et craintes qui renaîtraient promptement, si le flambeau des sciences venait à s'éteindre. » (*Ibid.*)

23. Laplace, *éd. cit.*, t. VII, pp. LXXXVII-LXXXVIII.

24. Sur le « pari », lire la pertinente étude de Laurent Thirouin, *Le hasard et les règles*, Paris, Vrin, 1991.

25. « L'action du temps affaiblit donc sans cesse la probabilité des faits historiques, comme elle altère les monuments les plus durables. L'imprimerie offre pour cet objet un grand moyen, malheureusement inconnu des anciens. Malgré les avantages infinis qu'elle procure, les révolutions physiques et morales dont la surface de ce globe sera toujours agitée finiront, en se joignant à l'effet inévitable du temps, par rendre douteux, après des milliers d'années, les faits historiques aujourd'hui les plus certains. » (Laplace, *éd. cit.*, t. VII, p. XI.)

26. Laplace, *éd. cit.*, t. VI, p. 474

27. Laplace, *éd. cit.*, t. VII, p. LXXXVI

INDEX

Mots-clés : Pascal, Laplace (Pierre-Simon), réception